L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux—No. 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS,
DIMANCHE MATIN 23 NOVEMBRE.

Chronique Théâtrale

Seconde représentation de la Juive. Mlle Verchen; la cavatine "Il va venir." Mlle Dumoulin. M. Laurent. M. Chelli. M. Feittinger. Rigoletto. M. Méric. Mlle Verchen. Les chœurs.

La soirée du samedi 14 novembre ne sera pas oubliée de ceux qui l'ont passée au théâtre de l'Opéra. On donnait la seconde représentation de la *Juive*. Les artistes étaient tous bien disposés, et l'aspect d'une salle brillamment garnie excitait leur émulation.

Nous regrettons beaucoup que l'abondance des matières que nous avons à faire entrer dans le cadre de cette *Chronique*, ne nous permette pas d'insister sur la manière dont chaque artiste a interprété les passages les plus importants de son rôle.

C'est à peine si toute la place dont nous pouvons disposer suffirait un jour pour parler d'un seul morceau comme nous croyons qu'il conviendrait de le faire. Ainsi, par exemple, si nous voulions bien faire comprendre les raisons pour lesquelles, à notre sens, Mlle Anna Verchen a excellemment chanté la cavatine —*Il va venir !*— il faudrait d'abord analyser ce chef-d'œuvre, où le compositeur a accumulé des intentions dont chacune révèle l'homme de cœur et de génie. Ensuite, on montrerait combien la cantatrice, par la beauté de l'exécution, s'est identifiée avec les sentiments qui donnent tant de vie à cet admirable morceau.

Il y a tout un monde de pensées et d'émotions dans ces deux couplets, où *Rachel* ouvre et épanche toute son âme. Ou y remarque l'effroi, la tristesse, la honte, la tendresse, la terreur religieuse, les remords, le combat entre l'amour coupable et le devoir, les appréhensions amères qu'inspirent la défiance et les premières atteintes du désenchantement. Oui, tout cela se trouve dans les quatorze lignes dont se composent les deux couplets de la cavatine; et si la cantatrice qui s'y fait entendre s'est bien pénétrée de son sujet, elle doit, par le coloris et les nuances si nombreuses, si variées, d'une âme aux prises avec la passion.

C'est ce que Mlle Anna Verchen a fait. Maintenant il serait fort intéressant de développer les moyens, par lesquels elle y est parvenue. Mais on sens tout de suite que cela nous entraînerait trop loin.

Disons seulement qu'il y a toujours dans un morceau capital, un ou deux points où l'artiste frappe le coup qui doit achever la conquête de son auditoire. C'est d'abord à ce vers: Et ce lâche qui m'a trahie... il va venir!", ensuite à cet autre "Chaque pas me fait tressaillir"; ou, en d'autres termes, c'est à la tendresse et à la terreur que Mlle Verchen a demandé l'effet désiré et elle y voulait produire.

Après cette romance vient le duo entre Rachel et Léopold. La encore, Mlle Verchen chante et joue en personne qui sait tout ce qu'on peut mettre de passion et de vie dans un mot, dans un geste.

Mais il faut quitter Rachel et revenir au commencement du second acte pour dire avec quelle grâce et quelle délicatesse Mlle Dumoulin chante dans le duo de la princesse Eudoxie et de Léopold. Sa voix, nous l'avons écrit ailleurs, n'est pas un grand volume; mais cette voix porte très loin, et, à quelque place qu'on soit de la vaste salle de l'Opéra, elle vous arrive sans rien perdre de sa netteté. Mlle Dumoulin possède bien les logies de son art: elle a du goût, de la distinction, et ces allures faciles que donnent l'habitude de la scène.

M. Chelli a prouvé dans la *Juive* qu'il savait interpréter aussi habilement la musique française que l'italienne. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi? Il n'y a jamais de esprits exclusifs et à idées préconçues qui malheureusement pas que l'on puisse exercer deux genres différents.

M. Laurent, le ténor léger, a dit avec une simplicité de style remarquable, et d'une voix qu'on écoute avec plaisir, la jolie romance:

Loin de son amie,
Ma voisine jour,
Maîtresse chérie, etc.

Il n'est fait remarquer aussi dans le duo de Léopold et d'Eudoxie, au second acte.

Si cet aimable chanteur voulait prendre la peine de mieux savoir ses rôles, il leur donnerait deux fois plus de valeur.

Il n'est personne qui ne se soit empressé de payer son tribut d'admiration à M. Feittinger. Sa voix, vigoureuse, large, vibrante et nettement dessinée dans les notes graves, monte sans efort et sans ostentation à la rondeur et son éclat. Comme acteur, M. Feit inspire donne un personnage qu'il représente dans le *Rigoletto*, le cardinal de Brogni, la dignité et l'autorité imposante qui conviennent à un prélat du quinzième siècle.

Il ne nous reste pas trop de place pour parler de la reprise de *Rigoletto*: et nous ne pouvons rendre compte des deux représentations de cet opéra qui ont été données cette semaine, sans passer sous silence les spectacles de dimanche et de lundi.

Esquissons rapidement l'historique de l'œuvre de Verdi. On aime à savoir quand et comment une partition, dont la popularité est devenue universelle, a fait son entrée dans le monde.

Verdi a composé la partition de *Rigoletto* à Venise; et ce fut au théâtre de la *Fenice* qu'il l'offrit au public pour la première fois, le 11 mars 1851.

Ce fut seulement au mois de janvier 1857, que les amateurs de musique de la Nouvelle, Paris, furent convités à entendre cet ouvrage. Il fut chanté au Théâtre-Italien, par MM. Mario et Corsi, par Tamberlick et la Frezzolini. A Paris, comme à Venise, son succès eut un retentissement immense, malgré l'extrême sévérité, pour ne pas dire la violence, avec laquelle il fut traité par quelques organes de la critique française.

Au dépit des adversaires passionnés de la musique de Verdi, *Rigoletto* fit son chemin rapidement dans l'opinion publique, et obtint les honneurs de la traduction.

L'œuvre de Verdi, arrangée pour la scène française, fut représentée au Théâtre-Lyrique, le 26 octobre 1863. Les principaux rôles furent remplis par MM. Montjauze, Ismael, Wartel, Mines L. de Maesen et Dubois.

M. Méric a pris, dans *Rigoletto*, la vraie place qui appartient à son talent. La encore plus que dans *Lucie de Lammermoor*, il a justifié l'opinion que nous avions conçue de lui, en l'écoutant à une représentation avant l'ouverture du théâtre, et que nous avions prise la liberté de communiquer aux lecteurs de l'*Abeille*.

M. Méric possède une belle voix, qu'il sait conduire avec toute la dextérité que donnent l'étude et l'expérience. Sa prononciation est si bien accentuée, que on ne perd pas une seule des paroles qui sortent de sa bouche. Comme acteur il a mieux compris, selon nous, le personnage de *Rigoletto* que ses devanciers. Jamais nous avons vu ici dans le même rôle Il fait sentir davantage, sous les dehors bouffons du bouffon, le cœur du père et la fibre de l'homme, attristé des outrages que la nécessité lui impose.

Nous ne regrettons qu'une chose: c'est que M. Méric n'ait pas donné plus de vigueur et d'expression dramatique à la dernière scène, celle où *Rigoletto* reconnaît le cadavre de sa fille. C'est le coup de la fin: c'est lui qui laisse l'impression que le spectateur emporte en quittant le théâtre. Il ne faut jamais négliger cette impression finale.

Mlle Verchen n'est pas aussi à son aise dans le rôle de *Gilda* que dans celui de *Rachel*. A la première représentation de *Rigoletto*, sa grande et belle voix a dû faire des efforts dans la romance qui succède au duo entre *Gilda* et le duc de Mantoue caché sous le faux nom de *Carlo Ibldi*. L'ut de ses notes *répétées* n'eut pas sortie, et un peu plus loin il y a eu un ulice de fatigue.

A la seconde représentation ces petites taches ne se sont pas reproduites. Mlle Verchen, jeudi soir, a chanté sans rien laisser à désirer, cette romance aussi difficile que touchante, difficile surtout pour une voix de Falcon.

Il ne nous reste plus qu'un bout de papier à noircir, et comme il ne suffirait pas pour parler de MM. Gadilhe et Feittinger, et de Mlle Téoni, nous le consacrerons aux choristes. Ils ont mérité d'être applaudis. Le public aurait dû leur témoigner sa satisfaction; on ne saurait trop encourager ceux qui s'appliquent à bien faire.

P. S.—Nous regrettons infiniment qu'un incident imprévu nous ait empêché jeudi, d'assister au *Maître de chapelle*; nous nous étions promis d'entendre Mlle Liozier, et de lui faire une place dans notre causerie d'aujourd'hui. Mais, comme dit le proverbe, ce qui est différé n'est pas perdu.

A. M.

FEUILLETON.

LES RIVALITÉS.

PAR

ARMAND LAFOINTE.

VIII

—Je n'ai pas remarqué cela; mais s'il est décoré, c'est une preuve qu'il a de la valeur comme médecin. J'ai envie d'aller lui rendre une visite.

—Tu ferais d'autant mieux qu'il n'a voulu accepter aucun argent de Rose, et que cette fille ayant dit qu'elle était à notre service, nous sommes un peu ses obligés.

—Eh bien, j'irai demain après dîner à Château Bernard. Tu feras dire à Pierre qu'il attelle. Je ne me suis jamais vengé des scélératesses de Jean Malicorne parce que j'étais assez fort pour n'avoir rien à craindre de lui; mais aujourd'hui, si le concurrent de son fils est l'homme que nous supposons, je me ferai un vrai plaisir de jouer un bon tour au vieux misérable en recommandant M. Hervey.

—Je t'approuve, dit Mme Laroche, non parce que ce sera une vengeance, mais parce que cela sera juste et bon.

—Je ferai même mieux, ajouta M. Laroche, enchanté du bon esprit qu'il trouvait chez sa femme, comme il me paraît impossible que ce médecin soit un aventurier, je l'inviterai à dîner pour un jour de la semaine. S'il est bon compagnon, aimable homme, nous trouverons en lui une agréable compagnie pour les soirées d'hiver, qui sont parfois un peu tristes. Le veux-tu?

—De grand cœur. Aussi bien n'est-il point indifférent, quand on a des enfants, de trouver tout près de soi un médecin capable. J'ai pleine confiance dans le nôtre, mais il demeure à sept kilomètres d'ici, et, dans un cas pressant, c'est bien loin.

—Alors, c'est convenu, dit M. Laroche, je l'inviterai pour jeudi.

A Paris, où chacun vit pour soi et chez soi, très indifférent aux souffrances d'autrui, surtout lorsqu'elles sont inconnues, on ne se préoccupe des nombreuses épidémies qui surgissent à chaque saison, et qui font un si grand nombre de veuves et d'orphelins, que lorsqu'elles se présentent au foyer domestique; mais au village, où la vie privée n'existe pas, tant les maison sont de verre, tant, comme on dit vulgairement, les murs ont des oreilles, ces épidémies sont des deuils publics, des calamités dont on ne peut jamais fuir la vue.

Le lendemain du jour où nous avons laissé M. et Mme Laroche conversant ensemble, un fléau terrible: le choléra, s'abattait sur les communes riveraines de l'Yonne, depuis Vermanton jusqu'à Champs.

A huit heures du matin, deux enfants et un homme de soixante ans mouraient à Château Bernard, frappés par l'épidémie; à midi, on comptait, dans le village, trente-cinq malades. Tu des premiers atteints avait été la fille aînée de M. Laroche, une belle enfant de dix ans. La mère était folle de douleur devant l'état désespéré de sa fille, état qui s'aggravait encore à chaque minute.

En un clin d'œil, le cheval fut attelé à la voiture, et M. Laroche partit avec une rapidité vertigineuse la distance qui le séparait du bourg.

Les commères, sur leurs portes, causaient déjà de la *peste* qui, disaient-elles, s'était abattue sur le village. Les plus crédules s'étaient enfermées chez eux, croyant ainsi fuir le danger. Ou rapportait des champs, sur une civière, un homme qui avait été pris du choléra en travaillant dans les vignes.

M. Laroche sauta bientôt qu'il ne descendit de sa voiture et entra chez Jacques Hervey.

—Mon ami, lui dit-il sans prendre le temps de saluer, venez, ma fille se meurt.

Tout le monde sait qu'il n'existe point de pharmacien dans les campagnes et que les médecins de village ne sont à la fois médecins et pharmaciens.

—Quel âge a votre fille, monsieur?

—Dix ans.

—Les symptômes de sa maladie?

—Vomissements, dysenterie, teintes verdâtres sur le corps.

—Depuis combien de temps?

—Une heure environ.

Le docteur Hervey prit une boîte qui contenait différentes fioles et monta dans la voiture.

—De toute la vitesse de votre cheval, monsieur, s'il vous plaît.

M. Laroche n'avait pas besoin de cette recommandation.

En traversant le village, Jacques Hervey vit le vigneron qui on ramenait chez lui sur une civière.

—Cet homme a le choléra, dit il, il sera mort avant une demi-heure.

M. Laroche pâlit.

Est ce donc aussi la maladie dont ma fille est atteinte?

—Oui, monsieur.

—Le danger est le même que pour cet homme?

—J'espère, monsieur, que nous arriverons à temps.

—Et dans ce cas?

—Je vous réponds de sauver votre enfant.

Malgré la panique qui régnait dans le village, dix heures plus tard donc les habitants savaient que M. Laroche était venu en toute hâte chercher le nouveau médecin: tun des siens était donc atteint de la terrible maladie. Jean Malicorne ne fut pas le dernier à l'apprendre et un éclair de haine traversa son immobile regard.

M. Laroche et le docteur Hervey étaient arrivés au port Michaud.

Le père entraîna le médecin et ils entrèrent toute les deux dans la maison.

—Ah! monsieur, s'écria Mme Laroche tout en larmes, sauvez ma fille.

Le médecin contempla l'enfant, et, avec ce bon sourire qui lui était habituel, il dit à la mère:

—Espérez, madame!

Il prit une des fioles, versa de son contenu une cuillerée environ, et la fit avaler à l'enfant.

Puis, pendant une demi-heure, il frictionna la poitrine et le ventre de l'enfant avec un liquide qu'il prit dans sa boîte et il renouvela la cuillerée de breuvage, frictionna de nouveau pendant le même espace de temps et fit avaler une troisième cuillerée.

Pendant tout ce temps, pas un mot, pas un bruit ne s'étaient fait entendre dans la chambre.

—Eh bien, monsieur? demanda la mère toute anxieuse.

—Il y a une heure, répondit Jacques Hervey, je vous ai dit: "Espérez, madame", et maintenant je vous dit: Soyez joyeuse, votre fille est sauvée!

Une mère peut seule comprendre la joie qu'éprouva Mme Laroche en entendant ces paroles.

Dans son enthousiasme, elle prit les deux mains de Jacques Hervey et les embrassa.

—Oh! madame, dit-il, vous allez me donner de l'orgueil.

—Je viens de contracter une grande dette envers vous, monsieur, dit à son tour M. Laroche, mais j'espère pouvoir m'acquitter un jour.

—Je crois, au contraire, monsieur, que c'est moi qui serai votre débiteur. Mais ne parlons pas de cela. Pourrez-vous me faire reconduire chez moi en voiture?

—Tout ce que vous voudrez.

Jacques Hervey laissa ses prescriptions et promit de revenir le soir.

—Cette visite n'est qu'une satisfaction que je veux vous donner, dit-il, car je suis sûr de la guérison radicale de l'enfant.

Il rentra au plus vite chez lui.

Durant le trajet, il vit trois ou quatre paysans qui le regardaient curieusement et semblaient vouloir l'interroger. A la porte de chez Gendronneau, il rencontra Prosper Malicorne, pérorant au milieu d'un groupe; ces auditeurs ne paraissaient rien moins que rassurés.

—Attelez vite le cheval à la voiture, ma bonne Zuzanne, dit-il à la servante, je pars pour Vermanton. Je crains que l'épidémie ne se soit étendue jusque-là.

Il franchit en vingt-cinq minutes les six kilomètres qui le séparaient de ses amis.

Le bruit de sa voiture attira Mme Pauline Prometin à sa fenêtre.

—Soyez le bienvenu, monsieur le docteur, dit-elle; vous déjeunez avec nous: je fais mettre votre couvert.

—Impossible, chère madame, répondit-il. Où est votre mari?

—A l'étude.

—Excusez-moi, je suis pressé.

Il entra chez le notaire.

—Mon cher ami, lui dit-il, le choléra vient de se déclarer à Château Bernard d'une façon très grave.

—Je le sais, répliqua M. Fromentin, et vous ne voyez un peu soucieux pour ma femme; je ne sais comment lui apprendre que la même épidémie règne ici. J'ai envie de l'emmener à Auxerre chez une de ses parentes, mais si je lui dis la cause de ce départ, elle ne voudra pas me quitter.

—C'est pour cela que je suis venu. Gardez votre femme avec vous, ne quittez point Vermanton et vivez comme par le passé sans rien changer à vos habitudes: je réponds de votre vie et de la sienne. Si l'on de vous éprouve la moindre indisposition, qu'il boive trois cuillerées à café, espacées d'heure en heure, de la liqueur que voici et n'ayez nulle crainte, ni pour Mme Fromentin ni pour vous. En cas d'appréhension trop grande de Mme Fromentin, envoyez-moi chercher; mais, je vous le répète, soyez sans inquiétude.

—Vous êtes certain, mon ami, qu'il n'y a pas de danger pour ma femme à rester ici!

—Avec ceci, je vous l'affirme. Vous savez que j'ai habité la Guyane, la terre classique de la peste, du vomito-negro, de la fièvre jaune, du typhus et du choléra, toutes choses qui se ressemblent furieusement. Eh bien, là, je me suis inoculé toutes ces maladies, les unes après les autres, et je me suis assuré par moi-même de la valeur de ce médicament.

—Vraiment! vous avez fait cela!

—N'était-ce pas mon devoir? dit simplement Hervey, comme s'il eût été étonné de la question de son ami.

—C'est mieux que de devoir, c'est de l'héroïsme! Mais vous ne repartirez pas avant de déjeuner.

—Je repartirai de suite. Je dois être à Château-Bernard et non ailleurs. A propos, connaissez-vous M. Laroche qui demeure au port Michaud, à un kilomètre de Château-Bernard.

—Oui, c'est un galant homme et un homme de bien.

—Merci! A bientôt, cher ami. Présentez mes excuses à Mme Fromentin, et dites-lui que je ne lui pardonnerai jamais si elle doutait de ma parole.

—Elle n'en doute pas, mon bon docteur, dit une petite voix fâchée dans l'entrebâillement de la porte, et je vous remercie d'avoir pensé à vos amis.

—Tu nous écoutais donc? demanda M. Fromentin à sa femme.

—Non, mais j'ai entendu tout de même. A bientôt, cher docteur, je fais mieux que vous aimer, je vous admire!

Jacques Hervey revint à Château-Bernard avec la même rapidité qu'il en était parti.

Son premier soin fut de se mettre à la disposition du maire, pour soigner gratuitement tous les pauvres du village atteints de l'épidémie.

—Faites établir une ambulance à la mairie, dans une grange, où vous voudrez, et aidé de quelqu'un de bonne volonté, je soignerai tous vos malades.

—Et vous les guérirez?

—Je guérirai tous ceux qui ne seront pas dans un état désespéré.

—Mais personne ne voudra se laisser emporter de sa maison!

—Eh bien, dit Jacques Hervey, venez avec moi; votre qualité de maire vous donne le droit d'entrer partout; nous visiterons toutes les pauvres habitations, et quand nous y trouverons un malade, je lui donnerai mes soins.

Le maire hésitait et ne répondait pas.

Le docteur Hervey se méprit sur la cause de cette hésitation.

—Craindriez vous la contagion? demanda-t-il.

—Dame....

L'idée ne lui en était pas venue jusque alors, mais il s'y accrochait, ne voulant pas avouer au médecin que ce qu'il redoutait le plus, c'était la colère de Malicorne.

—Je réponds de votre vie! Songez, monsieur, que vous êtes magistrat, le représentant de la commune, et que votre devoir vous oblige à faire ce que je vous demande.

Le maire avait pris enfin une détermination.

—Eh bien, non, là! c'est impossible! dit-il tout à coup.

—Ah! race maudite! race de poltrons et de lâches! s'écria Hervey exaspéré. Dieu t'avait faite pour regarder le ciel et tu préfères rester courbée vers la terre! Le législateur t'a fait citoyen et tu conserves les instincts égoïstes du serf! Doc mais, il y aura cinquante veuves et cent orphelins dans ce village. Que leur répondrez-vous quand les nous viendront vous demander leurs maris et les autres leurs pères?

Les yeux du médecin lançaient des flammes.

L'homme se réveilla chez le paysan: le vieux sang gaulois parla en lui.

—Monsieur le médecin, dit-il, je ne vous connaît point, mais je vous ferai ce que vous voudrez; marchons.

A la porte, ils trouvèrent Jean Malicorne.

Sa haute taille s'était redressée, ses larges épaules se développaient dans leur puissante carrure; ses yeux froids, incisifs, immobiles, contemplaient avec leur ténace fixité le malfaiteur à main dont la figure s'empourprait sous ce regard fatidique.

Malicorne ressemblait au génie du mal.

Le maire s'arrêta comme fasciné. Hâtons-nous, monsieur, dit Jacques Hervey, chaque minute qui se passe aggrave le danger.

En ce moment il aperçut Malicorne.

—Ah! je comprends, ajouta-t-il. Celui-là vous domine, et vous tremblez devant lui! Eh bien, j'irai seul.

Il fit quelques pas et se trouva en face d'une femme qui pleurait sur le seuil de sa porte.

—Pourquoi pleurez-vous, ma brave femme? demanda le docteur Hervey.

—Ah! mon bon monsieur, répondit-elle, mon mari va rendre l'âme!

—Voulez-vous que je le soigne? Peut-être pourrais-je le sauver.

—Vous êtes donc médecin?

—Oui.

—C'est que notre médecin, c'est M. Malicorne, et il ne serait pas content tout de même si nous en prenions un autre.

(*A continuer.*)

VAPEURS

Les bons.

ARRANGEMENT D'HIVER.

Steamers de la Ligne des Etats-Unis entre Nouvelle-Orléans et la Nile-Orléans.

Pour Maisonville, Les Lacs, Madisonville et Covington.

Les bons ci-dessus ne s'accordent et ne sont prenons

CAMELIA.

Capitaine Blanchard,

partira, pour les stations ci-dessus le LUNDI, de la JEUDI, à l'arrivée du convoi de 10 heures du matin, le MARDI, à l'arrivée du convoi de 3 heures de l'après-midi, le SAMEDI, à l'arrivée du convoi de 3 heures de l'après-midi.

Le LUNDI et le JEUDI le bâteau remontera jusqu'à Côtel Lacing, sur la rivière Tchefuncta, pour Covington. Retour: il quittera Côtel Landing le matin de la veuve, à 5 heures du soir. Le dimanche tous les LUNDIS et JEUDIS matin.

Il se sera positivement pas rigoureusement de départ du convoi précédent ceiui à arrivée du qui le bâteau doit partir.

Le service sera régulier à moins de mauvais temps ou de basses eaux.

Par suite du mauvais état du wharf de Lewis pourg, le Camelia ne s'y arrêtera que quand le capitaine jugera qu'il ne prendant de la farm.

C. M. SORIA, Agent.

15 mai Aux Nos 16 et 18 rue de l'Union.

VICKSBURG.

Départ régulier tous les SAMEDIS, à 5 h. P. M.

RATCHEZ.

J. P. Leathers capitaine.

J. P. Mons, commis.

Le bateau de première classe très le service de cabotage de la Nouvelle-Orléans à Vicksburg et à Ratchez. Il fera jonction avec les bateaux Yazoo, Tallahatchie et Sunflower, ainsi que la ligne Abdon qui fait les voyages réguliers de Memphis, Cairo et St. Louis.

Pour frets ou passage, s'adresser à bord ou à

DIX JANVIER Commerce st

HITE & CARLIN, 4 Choupitoulas.

Bateau Régulier du Grand Ecore.

Départ tous les MARDIS, à 5 heures P. M.

Pour Grand Ecore, Montgomery, l'embouchure de la rivière aux Cannes, Alexandrie, détours, Deux Nèches et Barbre et tous les débarcadères intermédiaires de la Rivière Rouge. Le bateau à vapeur, d'un très faible tirant d'eau,

FLETA,

capitaine M. C. Mitchell, commis Jos. C. Robbins, partira ainsi qu'il est dit ci-dessus, pendant toute la saison des hausses eaux. Le "Fleta" sera placé par un bateau plus gros lorsque l'état de la rivière le permettra.

Pour fret et passage, s'adresser à

LORD & MCPEAK, Agents.

28 octobre. 4m. No. 6 de la rue du Camp.

Compagnie de Paquebots du peuple.—La Nouvelle-Orléans et Grand-Ecore.

Départ tous les VENDREDIS, à 5 heures P. M.

PIU Grand Ecore, Montgomery, Alexandrie et Barbre et tous les débarcadères de la rivière Rouge. Le bateau à vapeur, d'un très faible tirant d'eau,

GARRY OWEN,

Capitaine Jno Melon, Commis, Wm. Calbertson.

Pour frets ou passage, s'adresser à bord ou à

LORD & MCPEAKE.

No 6 de la rue du Camp.

OPELOUSAS.

Départ régulier tous les Lundis 5 h. P. M

Pour Washington, Opelousas, Port Barré, Simmsport, Churchville et tous les débarcadères sur l'Atchafalaya et du Bayou Courtableau.

REUTH.

Capitaine R. Brand, capitaine

J. S. schmidt, commis.

Ce bateau laissera la Nile-Orléans comme il est dit ci-dessus, précisé du frêt et des passagers pour tous les ateliers du Bayou des Glaises, le sant au jonction avec le bateau A. Minnie de Simmsport.

Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à

BILLITON & EFFLER,

No 106 de la rue de la Commune.

5 août.—6m.

OPELOUSAS,

Départ régulier, tous les mardis à 5 h. P. M

Pour Washington, Port Barré, Simmsport, Churchville et tous les débarcadères sur l'Atchafalaya et du Bayou Courtableau.

RUTH.

C. C. Pickel, capitaine Wm. Barnes, clerk.

Partira comme il est dit ci-dessus pendant du fret et des passagers pour le Bayou des Glaises.

Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à

HITE & CARLIN,

18 novembre No. 4 de la rue Tchoupitoulas.

Paquebot de la Nile-Orléans, de la côte, du Bayou Rouge et du débarcadère de Wall.

DÉPART tous les LUNDIS, à 4 heures P. M. et tous les VENDREDIS, à 10 heures A. M., à dater de VENDREDI, 23 octobre. Le bateau à vapeur

B. L. HODGE,

Capitaine V. B. Barnes.—Commis, F. Bergeron et J. A. Comstock.

Retour—tous les DIMANCHES et MERCREDIS soir.

Pour fret ou passage s'adresser à bord ou à

E. O. MELANÇON, No 30 de la rue Conti.

21oct—

Pour la Côte, Bâton-Rouge et Grosse Tête Landing.

Le bateau à vapeur ST JOHN, capt. Jas. F. McKirdy, commis, Allen Jumel,

part de la Nouvelle-Orléans tous les MERCREDIS, à 10 heures du matin, et tous les SAMEDIS, à 5 heures de l'après midi. Retour: il quitte Plaquemine tous les JEUDIS et DIMANCHES soir. Il part de Donaldsonville et descendre de côte. Pour fret ou passage s'adresser à bord ou à

E. O. MELANÇON, No. 30 de la rue Conti.

14mai—1 an

Paquebot de la Côte et de Lafourche.

A dater du MERCREDI, 3 novembre.

Trois fois la semaine. Pour la côte de Lafourche.

Le bateau à vapeur

HENRY TATE,

Capitaine J. F. Adams,

Commis P. A. Chaster,

Part de la Nouvelle-Orléans le DIMANCHE, à 5 heures du matin, le MARDI, à midi, et le JEUDI, à minuit.

Retour: il partira de Donaldsonville le LUNDI matin, le MERCREDI matin et le VENDREDI matin, il descendra la côte le tour.

Moulier—1 an

Le bateau à vapeur

LIZZIE HOPKINS,

Capt. N. Z. Dupuis, commis, M. H. Landry.

Part de la Nouvelle-Orléans, le LUNDI, à 4 heures P. M., le VENDREDI, à 10 heures A. M., à dater du LUNDI, 3 novembre. Retour: il partira de Donaldsonville le MERCREDI, à midi, et le DIMANCHE matin.

Pour fret ou passage s'adresser à bord ou à

B. RIVET,

No 28 rue Conti.

Paquebot Régulier de la Côte—Donaldsonville et Lafourche.

Départ tous les LUNDIS et JEUDIS à 5 h. P. M.

Le beau bateau

SEMINOLE,

Capitaine Jos Delferme; partira les jours susdits exactement. Un comité sera sur la Levée pour le fret.

Pour fret ou passage s'adresser à bord ou à

HITE & CARLIN, 4 rue Tchoupitoulas.

Ce bateau descend la côte de plein jour tous les dimanches, et ne couche.

JUST COMES, Agent de la Côte.

Pour la Côte au-dessous de la ville.

La Nouvelle-Orléans, la côte et le débarcadère de Couvent—Trois fois par semaine.—Le bateau à vapeur

MARY IDA,

Capitaine A. J. Baric; commis J. L. Boyd et Jas. Bergeaud, partira de la Nouvelle-Orléans, à dater du MARDI, 22 septembre 1874, tous les MARDIS, JEUDIS et SAMEDIS à 10 heures du matin. Il sera de retour les MERCREDIS, VENDREDIS et DIMANCHES, pendant le jour. Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à

LEON DUPRE, Agent.

No 28 de la rue Carondelet, Nile-Orléans.

Quillos—1 an

Lloyd de l'Allemagne du Nord.

POUR BREME,

via la Havane et Southampton.

Départ, Dimanche, 22 novembre, à sept heures du matin.

Le steamer allemand

FELDMARSCHAL MOLTKE,

Capitaine V. EMETAK,

partira de son quai, poteau 3, Quatrième District, ainsi qu'il est dit ci-dessus.

Pour passage, s'adresser à

ED. F. STOCKMEYER & CO., agents,

22 nov—2t No. 27 de la rue de l'Union.

Compagnie de Vapeurs du Lloyd de l'Allemagne du Nord,

Faisant le service entre BREME et la NOUVELLE-ORLEANS, avec escale au Havre, à Southampton et la Havane.

Les vapeurs de la Compagnie du LLOYD DE L'ALLEMAGNE DU NORD partiront pour service régulier

Départ:

DE BREME.	DE NILE-ORLEANS.
Frankfort.. 12 sept.	25 oct.
Mainz.... 4 oct.	8 nov.
Feldmarschal	
Moltke 25	22
Hannover.. 8 nov.	6 déc.
Frankfort.. 1 déc.	3 janv.
Hannover.. 15	17
Mainz.... 29	31

Les autres jours de départ seront annoncés plus tard.

En partant de Brême, les steamers touchent au Havre et à la Havane, et dans le voyage de retour, ils touchent à la Havane et à Southampton, pour embarquer et débarquer les passagers et le fret.

PRIX DU PASSAGE

De Brême, Southampton ou le Havre—à la Havane et à la Nouvelle-Orléans:

Chambres..... $150 en or

Entrepont..... 80 "

De la Nouvelle-Orléans ou de la Havane à Southampton, ou Havre ou à Brême:

Chambres..... $150 en or.

Entrepont..... 80 "

Des billets de passage de Brême, Southampton ou le Havre, pour la Nouvelle-Orléans, sont délivrés par les soussignés.

Pour places, détails s'adresser à

ED. F. STOCKMEYER & CO., Agents,

8 août—an No 27 de la rue de l'Union.

Pour New York directement.

Lignes des steamers Crescent et Cotton Port New York et les Nouvelle-Orléans.

CETTE LIGNE SE COMPOSE

Des steamers suivants

KNICKERBOCKER

NEW ORLEANS,

GEO. CROMWELL,

GEO. WASHINGTON,

CORTES,

Le nouveau

KNICKERBOCKER,

Kemble, commandant.

Partira de son quai, poteau 3, Troisième district, ainsi qu'il est dit ci-dessus.

Pour passage, s'adresser à

ED. F. STOCKMEYER & CO., agents,

22 nov—2t No. 27 de la rue de l'Union.

Compagnie de Vapeurs du Lloyd de l'Allemagne du Nord,

Faisant le service entre BREME et la NOUVELLE-ORLEANS, avec escale au Havre, à Southampton et la Havane.

Les vapeurs de la Compagnie du LLOYD DE L'ALLEMAGNE DU NORD partiront pour service régulier

Départ:

DE BREME.	DE NILE-ORLEANS.
Frankfort.. 12 sept.	25 oct.
Mainz.... 4 oct.	8 nov.
Feldmarschal	
Moltke 25	22
Hannover.. 8 nov.	6 déc.
Frankfort.. 1 déc.	3 janv.
Hannover.. 15	17
Mainz.... 29	31

Les autres jours de départ seront annoncés plus tard.

En partant de Brême, les steamers touchent au Havre et à la Havane, et dans le voyage de retour, ils touchent à la Havane et à Southampton, pour embarquer et débarquer les passagers et le fret.

PRIX DU PASSAGE

De Brême, Southampton ou le Havre—à la Havane et à la Nouvelle-Orléans:

Chambres..... $150 en or

Entrepont..... 80 "

De la Nouvelle-Orléans ou de la Havane à Southampton, ou Havre ou à Brême:

Chambres..... $150 en or.

Entrepont..... 80 "

Des billets de passage de Brême, Southampton ou le Havre, pour la Nouvelle-Orléans, sont délivrés par les soussignés.

Pour places, détails s'adresser à

ED. F. STOCKMEYER & CO., Agents,

8 août—an No 27 de la rue de l'Union.

POUR VERA CRUZ.

Tampico, Tuxpan, Campeche, Progreso, La Havane et New-York.

LIGNE de steamers de la malle de New York, de la Havane et du Mexique.

La ligne est composée des steamers

CITY OF MEXICO.....Capt. W. B. Sherwood,

CITY OF MERIDA.....Capt. L. P. Timmerman,

CUBA.....Capt. J. W. Reynolds.

Le steamer

CUBA,

Commandant J. W. Reynolds,

partira de son quai, au pied de la rue Julie, Premier District, le 24 novembre, à 5 heures du matin.

Passage pour Vera Cruz..... $60, en or.

Agents à New York,

F. ALEXANDRE & SONS,

23 Broadway.

Pour fret ou passage, s'adresser à

J. M. WITHERSPOON,

Au No 60 de la rue Carondelet.

Le steamer CITY OF MERIDA partira le 12 décembre.

14 nov—1 an.

Philadelphie via la Havane.

PHILADELPHIA AND SOUTHERN MAIL Steamship Company.

POUR PHILADELPHIE via la HAVANE.

Transportant la malle des Etats-Unis.

JUNIATA, comm. J. W. Catherine, 1200 tonneaux

YAZOO, do. L. D. Barret, 1400 tonneaux

TONAWANDA, do. C. C. Whitbank, 814 tonneaux

Départ, SAMEDI, 21 novembre, à 8 heures A. M.

Le beau steamer de 1re classe,

YAZOO,

L. D. Barret, commandant,

Partira de son quai, au pied de la Place Jackson, ainsi qu'il est dit ci-dessus.

Passage pour la Havane (monnaie des E. U.)..$ 25

Passage pour Philadelphie..... 50

Billets donnés à New York pour tout le voyage.. 50

Pour fret ou passage, s'adresser à

EDWARD A. YORKE, Agent,

au coin des rues Carondelet et Gravier

4 nov—1 an.

BANQUE NATIONALE DE LA LOUISIANE

DE LA NILE-ORLÉANS,

A la Nile-Orléans, Etat de la Louisiane, à la clôture des affaires du 30 juin, 1874.

RESSOURCES.

Prêts et escomptes	$1,316,104 15
Bons des Etats-Unis	1,000,000 00
Autres bons	215,100 41
Propriétés immobilières	215,287 35
Dépenses courantes et taxes payées	41,146 21
Dû par des agents de change et de banque	651,144 72
Dû par des banquiers et des banques de l'Etat	308,742
En caisse	679,10
	$4,347,684 6

PASSIF.

Capital	$1,000,000
Surplus	200,000
Profits et pertes	105,000
Dépôts individuels	$2,024,084 26
Dépôts des Etats-Unis	3,000 70—2,027,084 96
Circulation	777,145 00
Dû à des banques et à des banquiers	65,571 14
	$4,347,684 6

A une réunion des directeurs, il a été décrété un dividende de six pour cent, qui previent à bénéficier des six derniers mois, sera payable on demande à la Nouvelle-Orléans et à New-York, la banque de MM. Winslow, Lanier & Co., à 5 et du 4 juillet 1874.

2 juillet—et F. P. A. LURIA, Caissier.

CHEMINS DE FER.

THE MOBILE LINE.

On and after

May 31, 1874.

Trains leave depot foot Canal street as follows:

EXPRESS AND MAIL DAILY, 8 A. M.

Through sleeping car daily, 10.45 P. M.

Arrive:

Express and Mail daily at 4 P. M.

Through Night Express, daily, 3 A. M.

This is the only line running PULLMAN PALACE CARS by Lonsville, Mt. Vernon and Chattanooga.

Office corner Camp and Carondelet Streets, opposite City Hotel.

R. P. SHUTE,

General Passenger Agent.

C. E. ALLEN,

General Superintendent. 15 d&eW

LIGNE DE MOBILE.

A partir du

31 Mai 1874.

Les trains partiront du dépôt, au pied de la rue du Canal comme suit:

EXPRESS ET MALLE, TOUS LES JOURS, à 8 heures.

Express de nuit tous les jours à 4 heures p. m.

Les trains arriveront à la Nouvelle-Orléans:

Express et malle, tous les jours à 3 h. P. M.

Express du soir, tous les jours à 11 et 3 h. p. m.

C